



# LES INFOS de QUESNOY et son HISTOIRE

n° 17

## ON REPREND, MAIS COMMENT?

Le confinement est passé, en espérant qu'une nouvelle épidémie ne le remettra pas à l'ordre du jour. Le monde, et la France, un moment comme figés, redémarrent progressivement, dans une certaine confusion. La question du comment est centrale. Après une reprise progressive, tout redeviendra-t-il comme avant? Ce n'est pas le rôle de Quesnoy et son histoire de répondre à cette question, à laquelle chacun(e) apportera par ses actes des éléments de réponse. Pour notre part, nous pensons que la mémoire du passé et le rappel notamment des grandes crises que nos ancêtres ont dû affronter, constitue un outil utile pour relativiser nos difficultés présentes, mais plus encore pour y puiser l'énergie et l'imagination qui sont indispensables à leur résolution.

## LA VIE CONFINÉE DE L'ASSOCIATION

Pendant le trimestre écoulé, Quesnoy et son histoire a dû pour cause de Covid 19 annuler réunions et manifestations. Pourtant nous avons continué à fonctionner dans une sorte de télétravail, même s'il s'agit ici de bénévolat.

Outre la réponse à diverses demandes, la mise au point du livre sur les maires de Quesnoy au XIXème siècle, et tout ce que leur action révèle de notre ville, livre écrit par Roger Lefebvre avec la



collaboration et le soutien des membres de l'association, s'est poursuivie et est presque achevée. L'inventaire de notre patrimoine bâti et paysager, illustré par la photo ci-contre qui montre Quesnoy sous un jour inhabituel, est lui aussi quasiment fini, même si un tel document doit être périodiquement révisé. Il sera envoyé prochainement à tous nos adhérents.

La 2ème visite guidée du cimetière, consacrée aux morts de 1914-18, manifestation en extérieur, devrait pouvoir se dérouler à l'automne.

*La Deûle et sa coulée verte (Historioscope de Quesnoy)*

Vous serez avertis en septembre des détails de nos activités et manifestations.

## SOUVENIRS DE MAURICE VANTORHOUDT (3ème suite)

*Envoyé par le STO en Allemagne, Maurice et ses camarades viennent de subir une fouille en règle.*

Le lendemain, nous reprîmes le travail qui devenait une corvée et que l'on faisait sans conviction car il fallait produire de plus en plus.

Les mois passèrent, les Alliés progressaient rapidement en France, et l'ambiance intérieure de l'usine, avec les gardes, devenait insupportable. Tous les soirs après la toilette, le manque d'hygiène

se faisait sentir et nous attrapions des poux blancs qui se plaçaient dans les coutures des vêtements de corps et qu'il fallait craquer avec les ongles; nous n'en venions jamais à bout.

Un jour en pleine semaine, tous les Français étaient invités à se rendre au cinéma de Reutlingen; nous étions un peu étonnés de cette initiative et nous nous y rendîmes. La salle était pleine et sur la scène des tables nappées avaient été disposées comme pour un banquet. Nous attendîmes une demi-heure, puis des officiers et soldats allemands prirent place au long des tables. Un officier se leva, prit la parole dans un pur français, et nous comprîmes tout de suite que ces Allemands étaient des Français enrôlés de plein gré dans l'armée allemande; une ambiance de gêne et de dégoût s'installa parmi nous. Nous n'écoutions pas leur propagande pour l'Allemagne et son armée et tout le monde s'est mis à parler assez haut pour protester. Ils comprirent rapidement qu'il était inutile d'insister et la séance fut interrompue. Nous repartîmes déçus d'avoir vu des Français en uniforme allemand.

Les fêtes de fin d'année (1944) étaient proches et tout comme chez nous, les sapins étaient garnis et illuminés. J'avais un peu le cafard de passer Noël loin de chez nous et Roger m'offrit une guitare pour mes dix neuf ans. À la cantine c'était un peu mieux que d'habitude et nous passâmes ces fêtes aussi bien que possible.

Dans le courant janvier, je fus appelé à la direction, et on m'annonça des mesures de représailles afférentes aux ailes que j'avais sabotées; en conséquence, je serai envoyé dans un camp disciplinaire au nord de l'Allemagne. Je ne regrettais rien, mais qu'allait-il encore m'arriver? (...)

Nous roulâmes toute la nuit pour arriver le lendemain en fin d'après-midi à Siegburg, et là, des camions nous attendaient. Les quais étaient couverts de neige et le temps glacial. Nous n'étions pas loin d'une centaine de personnes et on nous fit monter dans les camions pour nous emmener dans un camp à l'intérieur d'un champ d'aviation et qui était entouré de barbelés et surveillé par des miradors et des sentinelles. Le paysage n'était pas très beau sous cette grisaille et nous attendîmes un bon moment devant le bureau du Lagerführer (*chef de camp*); nous étions gelés car pas équipés pour le froid.

Un large coup d'œil nous permit de voir toute une série de baraques en bois. On nous libéra enfin pour nous installer dans l'une d'elles équipée de lits superposés à 3 étages et d'un poêle en fonte qui ne marchait pas. Dans le train, j'avais fait connaissance d'un bruxellois nommé Jacques et nous fîmes ménage ensemble. Il prit le lit du haut et moi le bas. Quelque temps plus tard, on nous fit sortir pour faire l'appel, on nous remit une carte du camp numérotée et ensuite, direction cantine. On nous servit de la soupe aux choux, un morceau de pain et un carré de margarine que nous dévorâmes car nous n'avions pas mangé depuis la veille. Ce que nous ne savions pas, c'est que la soupe aux choux serait quotidienne pour un seul repas par jour, le soir. Le matin, on nous faisait lever à 6 heures (pas de toilette tout était gelé); on attendait dehors jusqu'à 7 heures dans le froid et la neige, on faisait l'appel et nous devions donner notre carte. Nous partions ensuite pour le champ d'aviation toute la journée.



*L'abbaye de Michaelsberg, fondée en 1064, est le principal monument de Siegburg. Utilisée comme prison jusqu'en 1914, elle fut remplacée dans ce rôle par une construction spécifique. La prison fut le lieu de détention de Louise de Bettignies, morte faute de soins adaptés en 1918, puis de centaines de déportés de diverses nationalités pendant la 2ème guerre mondiale. Comme l'écrivit Maurice, Siegburg fut fortement touchée par des bombardements en 1944-45.*

*(photo wikipedia)*

Arrivés sur les lieux, distribution de pelles et de pioches, car le travail consistait à boucher les trous et remettre en état les pistes d'atterrissage. Bien entendu, on travaillait fort au départ pour nous réchauffer, mais ça ne durait pas longtemps car nos forces nous lâchaient très vite. Nous étions gardés par de vieux soldats en armes et un ingénieur que l'on surnomma très vite Chamberlain (*premier ministre anglais de 1937 à 1940*), car il en avait l'allure et le parapluie qu'il ne quittait jamais. C'était une carne et il nous en faisait baver dans ce travail de forçats. La journée finie, on nous ramenait au camp puis on nous rendait notre carte avec le ticket de cantine.

La température baissait encore et il neigeait tant et plus; nous avions faim, nos pieds gelaient dans nos chaussures de fortune et nous nous affaiblissions de plus en plus. Nous partions le matin avec nos couvertures sur le dos et le soir, au retour, nous ramassions des betteraves et tout ce qui pouvait brûler. Quand nous avions assez de brindilles, bouts de bois, cartons et autres, on faisait du feu dans le poêle, on découpait des rondelles de betteraves que l'on faisait cuire sur la fonte. Les Russes, eux, ramassaient les épluchures de toutes sortes et les faisaient cuire. Nous étions vraiment comme des clochards et je décidais avec Jacques de chercher de la nourriture. Pour ce faire, nous avons trouvé un endroit à l'abri des miradors, derrière les baraques, et nous avons creusé la terre gelée pour passer sous les barbelés.

Tout était au point et le lendemain matin à 5 heures nous étions prêts pour notre première sortie. Il faisait très sombre et seule la neige donnait un effet de clarté. Sans bruit nous passâmes de baraque en baraque sans problème mais le plus dur restait à faire pour passer de l'autre côté. Le cœur battait dans notre poitrine, j'attendis un instant et passai le premier; Jacques me suivit et ouf !! Nous étions dans les champs. notre projet était d'aller de ferme en ferme pour avoir du pain et peut-être d'autres denrées pour plusieurs jours. Le jour pointait et nous avions déjà beaucoup marché. Nous entrâmes dans la première ferme venue et là, des prisonniers français y travaillaient. Nous fûmes très bien reçus avec café chaud et pain beurré puis ils nous permirent de faire notre toilette, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Nous repartîmes pour faire d'autres fermes et la journée se passa bien car au retour, la musette était remplie de ravitaillement. Nous nous sommes arrangés pour que notre retour coïncide avec la rentrée du travail et nous passâmes inaperçus.

(à suivre)

---

## L'HISTOIRE DU CIMETIÈRE COMMUNAL

*Cet article a été réalisé à partir des recherches menées par Roger Lefebvre sur l'histoire des maires de Quesnoy au XIX<sup>ème</sup> siècle et pour la préparation des visites guidées du cimetière, dont la première a eu lieu le 12 octobre 2019.*

La gestion des cimetières est l'une des compétences obligatoires des communes. Les suites de la mort sont au cœur de notre vie en société, de nos croyances, des sensibilités individuelles et familiales.

Jusqu'au Consulat et à l'Empire le cimetière communal entourait l'église datant de 1599. En 1803 une circulaire préfectorale incite à déplacer les cimetières du cœur d'agglomération pour les établir hors du bourg, par souci de salubrité. Le 19 janvier 1808 le conseil municipal, sous le mandat de **Jean Guillard**, maire de 1800 à 1818, décide l'acquisition d'un terrain de 4844 m<sup>2</sup> situé à l'endroit actuel entre la Drève du Grand Meurchin et le chemin de Linselles, éloigné de plus de 100 m des dernières habitations du bourg. La parcelle est vendue par la veuve Cornille pour 2224 F. L'acte de vente est signé le 30 décembre 1808 par devant maître Marchand, le notaire de Quesnoy, après l'autorisation, indispensable alors, de la préfecture. L'architecte Dewarlez-Lepercq conçoit alors un plan d'aménagement. Le cimetière a la forme d'un triangle isocèle de 131,50 m côtés rue de Linselles et Drève du Grand Meurchin avec une base de 94 m. Les 2 pilastres de la porte d'entrée seront en grès, briques et pierres blanches, soutenant une grille en fer forgé. Lors de sa mise en fonction en 1811 le nouveau cimetière restait ouvert car la clôture prévue n'avait pas pu être financée. Après démolition de la « muraille » (clôture), et aplanissement, l'ancien cimetière autour de l'église devint un îlot de verdure enclos d'une haie.

Pour desdits 48 ans lesdites parties tenues ainsi qu'il se  
 pourrissent et se comportent pour faire user et Disposer par ladite commune  
 de qu'onij Comme de sa chose propre et vrai Bien de ce jourd'hui en avant  
 propriétément Et à toujours et comme en ont joui ou du jouir led vendeur et  
 au surplus aux charges, clauses et conditions du procès verbal d'adjudication  
 susmentionné et dont l'entrée en jouissance aura lieu de ce jour.  
 Ledit sieur Guillaud Maire est en puissance de faire la présente acquisition  
 pour et au nom de ladite commune attendu qu'il y est autorisé aux fins de  
 faire du Bien Bien en fait l'objet d'établissement du nouveau cimetière la  
 D'arrêté de Monsieur le Général de Division Préfet du dit Département  
 en date du 19<sup>me</sup> Brumaire dernier Enregistré le lendemain et dont l'expédition  
 Rement en forme Restera annexé aux présentes.  
 La présente vente est faite moyennant de deux mille Deux cent  
 Vingt quatre francs qui est le prix fixé par le susdit arrêté que ledit vendeur

Extrait de l'acte de vente du terrain du cimetière en 1808 (archives communales)

C'est le maire **Bauduin Fauvarque** (1818 – 1827) qui termina les travaux de clôture par une haie avec des arbres de haute tige en 1820 – 21. C'est lui aussi qui, en 1823, fit édifier le calvaire, alors situé au bout du cimetière, inauguré en grande cérémonie en septembre.

**Charles Fretin-Vrambout**, maire de 1839 à 1862, entreprit la restauration du calvaire. Celui-ci était alors entouré d'une enceinte limitée par une haie. Cet espace fut agrandi et la maçonnerie au pied du christ restaurée en 1842. En 1843 la mère du premier magistrat, madame veuve Fretin-Dervaux, prit l'initiative de faire construire, à ses frais, une niche entourant le Christ pour le protéger. Cette niche était constituée de 2 montants en saillie terminés par une arcade, avec 2 murs latéraux, le tout réalisé en briques.

Le maire fit aussi réaliser la restauration des pilastres de l'entrée et entreprit de commencer à construire de part et d'autre des pans de mur, amorce d'une clôture en dur. A la fin de son mandat, au début des années 1860, soit 50 ans après sa création, avec la croissance de la population, le maire envisagea un agrandissement du cimetière.

C'est son successeur, **Louis D'Halluin** (1863 – 1881), qui concrétisa ce projet d'agrandissement. Une parcelle de 4433 m<sup>2</sup>, tenant au cimetière existant, fut vendue pour 4400 F par la famille Masurel, résidant à Lille. Mais la commune manquait de ressources financières. C'est un conseiller municipal, Poullier-Cornille, qui acquitta à titre personnel le prix du terrain, sous condition d'un intérêt de 4,5 % pendant 8 ans. 2/3 des recettes des concessions anciennes et nouvelles furent consacrées au remboursement. L'acte d'acquisition fut signé le 21 septembre 1863. Cela doublait

presque la superficie. Un nouveau plan fut dressé et des crédits consacrés au terrassement, au drainage, aux plantations. Vu l'extension le calvaire se retrouvait désormais au centre. L'extension a été bénie le 2 novembre 1864 par le doyen Jean-Louis Decottignies.

En 1886 le maire **Charles Bodé** (1885 – 1904) a fait réaliser un drainage par l'entrepreneur quesnoysien M. Degraeve pour 1213 F.



En 1887 fut inauguré un nouveau calvaire élevé sur le rocher abritant le tombeau des doyens, tel que le montre la photo ci-contre. Dès la fin du 19ème siècle il fallut envisager une nouvelle extension. En 1893 le conseil décida l'agrandissement du cimetière. Toujours au-delà de l'existant, en direction de Linselles, la commune a acquis une parcelle de 4142 m<sup>2</sup> vendue par M. et Mme Dardenne. Après avis favorable de l'inspecteur de la salubrité publique, suite à l'enquête commodo et incommodo, l'acte fut signé le 3 août 1894 par devant maître Motte, notaire à Lille, moyennant un prix de 8647,60 F. Cela portait la surface totale du cimetière à 13 419 m<sup>2</sup>, donc 1,3 ha. La partie agrandie fut clôturée de haies et plantée d'arbres de haute tige.

*Photo de "L'église Saint Michel et le patrimoine religieux de Quesnoy", Association Patrimoine Saint Michel, sept. 2012*



En 1897 fut édifié le monument aux morts pour la patrie (guerre de Crimée en 1854-55, guerre de 1870-71, expéditions coloniales diverses). Nous avons dans notre bulletin n° 13 détaillé le sort de Louis Lemaire, quesnoysien décédé durant la campagne de Madagascar en 1895 et dont le nom figure sur ce monument, dont on pense souvent, à tort, qu'il ne concerne que les morts de la guerre de 1870-71.

**C'est Jean Vandermersch** qui va assurer la direction de la commune de 1904 à 1920. Par délibération du 31 août 1905 on décide de créer des concessions à 15 ans pour les familles peu aisées, à 15 F le m<sup>2</sup>, renouvelables. Le 26 février 1909 est décidée la création d'un caveau provisoire, caveau d'attente, pour 1960,12 F.

Mais survient la terrible guerre 1914-18. Le cimetière, comme le reste de la ville, va être détruit.

*Photo Roger Lefebvre*

---

## Rejoignez-nous!

**M, Mme**

**Prénom**

**adresse**

**mel**

**adhère à Quesnoy et son Histoire (cotisation annuelle 10 euros)**

*Coupon à retourner avec le règlement à Quesnoy et son Histoire, mairie 59890 Quesnoy-sur-Deûle*